

Marcel Roncayolo

Lectures de villes

Formes et temps

/ Marcel Roncayolo — Lectures de villes, Formes et temps / ISBN 2-86364-622-2

www.editionsparentheses.com

Éditions Parenthèses

En couverture :

Paul Citroën, *Metropolis*, 1923 [photomontage, Cabinet des estampes de la Ryksuniversiteit, Leyde].

Remerciements :

L'auteur tient à remercier particulièrement Michaël Darin qui a permis la publication de certains de ces articles par l'école d'architecture de Nantes (*Formes des villes*, Nantes, EAN, dans le cadre du programme « Ville, recherche, diffusion », 1993).

Ouvrage publié avec le concours de la Ville de Marseille.

COPYRIGHT © 2002, ÉDITIONS PARENTHÈSES, 72, COURS JULIEN, 13006 MARSEILLE
ISBN 2-86364-622-2

par Louis Bergeron

Préface

L'itinéraire de Marcel Roncayolo et le mien propre, ainsi que nos aspirations personnelles, se sont recoupés avant de diverger, de part et d'autre d'une période centrale qui s'est étendue de la fin des années soixante jusqu'au milieu des années quatre-vingt, période au cours de laquelle nous avons collaboré d'une façon étroite dans le cadre d'un séminaire commun, ou séminaire à deux voix, un mode d'enseignement cher à l'École des Hautes Études en Sciences sociales. Ce séminaire a eu le privilège de guider et d'inspirer à son tour une clientèle très bigarrée dans ses nationalités comme dans ses formations d'origine, et dont jusqu'à aujourd'hui nous sommes touchés, en plus d'une occasion, de ressentir la fidélité intellectuelle. Auparavant, dans les années de jeunesse en somme, nous avons partagé le même enthousiasme pour les leçons de Fernand Braudel qui, après la Libération, imprimait un ton révolutionnaire à l'enseignement supérieur et à la recherche en histoire, ouvrant tant de portes et proposant tant d'approches inédites ou de formules rafraîchissantes ; mais aussi pour les leçons des grands géographes humanistes dont Marcel Roncayolo évoque plus loin les noms. La même adhésion allait encore de notre part à l'enseignement d'Ernest Labrousse, dont l'œuvre et la pensée, d'une extrême richesse synthétique et modélisante, devaient pourtant un peu plus tard susciter certains excès de l'histoire sérielle ou de la reconstitution systématique des cycles et conjonctures, ouvrant ainsi la voie à des contre-révolutions ou conduisant vers certaines impasses.

Ce qui nous a le plus fortement réunis — et qui m'a le plus apporté pour mes propres travaux d'historien — aura été sa passion pour une recomposition de l'histoire urbaine dont la naissance en tant que telle demeure récente, et dont l'affirmation peinait, au cours des dernières décennies, à se dégager de la tutelle d'autres compartiments de l'histoire traditionnelle, dans lesquels chacun des praticiens s'évertuait à enfermer le destin des villes sans réussir à déboucher sur ces schémas convaincants que

de grands esprits avaient construits naguère autour de l'histoire de l'Antiquité ou du Moyen Âge, étrangers à toute synthèse. Or qu'est-ce que la ville, sinon le lieu des métisages, des circulations, des interactions sociales et culturelles — sinon, en somme, celui des synthèses ? Il restera probablement le grand et peut-être l'unique instigateur, dans la seconde moitié du xx^e siècle, pour la France et sans doute au-delà de ses frontières, d'un effort de recomposition de l'histoire urbaine dont il recherchait l'inspiration auprès de quelques rares précurseurs, depuis Élisée Reclus, Marcel Poëte ou Pierre Francastel — il s'exprime plus loin sur tout ce qu'il doit à Maurice Halbwachs. On aura fini désormais d'écrire l'histoire des villes sous les angles les plus variés et les plus réducteurs qui ont conduit tant d'auteurs à remplir les rayons des bibliothèques sans aider pour autant à pénétrer l'identité de leur objet d'étude : histoire des sièges et des révolutions, histoire des gloires locales, histoire des institutions détachées de leur support social, histoire monumentale... et, beaucoup plus récemment, dans un esprit certes plus moderne, histoire des populations, dissection des stratifications socio-professionnelles ou des fortunes, histoire des cycles d'activités... Comment restituer par de telles voies l'unité d'une ville, sa chair et sa vie, sa réalité concrète, immuable ici, changeante là, paysage structuré et construit dont le profil a tenté tant de graveurs ou de peintres au même titre que de plus rustiques perspectives ?

La ville, chez et pour Marcel Roncayolo, c'est bien un objet en trois dimensions, à appréhender avec les yeux et par la marche. C'est ainsi qu'il a commencé, quittant des terrains longtemps plus familiers, à s'approprier la connaissance de Manhattan entre Washington Square et Battery Park, un des plus beaux cadres qui soient pour l'étude du changement social qui accompagne la croissance des villes. Sa réflexion et son analyse appliquées à la ville sont affaire d'*espace* : un concept qu'il a autant critiqué pour les facilités de langage qu'il autorise, qu'utilisé en raison de la richesse de ses articulations. Une réflexion et une analyse finalement indissociables de celles qu'il a conduites parallèlement ou à d'autres moments sur le *territoire* et sur la *région*, ces champs dont la ville se nourrit autant qu'elle les organise. Cependant c'est bien à l'intérieur de la ville et dans ses « limites » (une problématique inépuisable, entre défense et fiscalité) que l'auteur a affiné la découverte et l'exploitation des sources archivistiques qui permettent d'éclairer, autrement qu'à travers des descriptions littéraires, la façon dont se sont organisées la *morphologie urbaine*, la *division sociale de l'espace urbain*. Un ensemble de mécanismes qui ont permis aux hommes, à leurs activités, à leurs aspirations, de s'accommoder des schémas spatiaux historiquement mis en place par le

pouvoir, l'Église, les noblesses, le Capital, les utopies urbanistiques et sociales, et de procéder, en accord ou en contradiction avec les grandes lignes de la circulation ou de la monumentalité imposées par ces dominations, à un usage en perpétuelle redistribution de l'espace urbain. Les lotissements, les faubourgs, les confins des enceintes offrent de nombreuses opportunités d'analyser la façon dont une population détourne ou contourne les plans et les affectations initiales de l'espace ; l'histoire de l'actuel quartier du Marais, de la royauté médiévale jusqu'à l'empire du Sentier en contact avec la « gentrification », en offre un superbe exemple. Marcel Roncayolo a préféré, pour sa part, entrer dans le détail des opérations spatiales et immobilières qui précèdent et accompagnent l'haussmannisation : l'une des transformations les plus contradictoires dans ses démarches et ses effets qu'aient subies Marseille aussi bien que la capitale française, mais en tout cas instrument unique en son genre d'une expansion concertée des villes modernes, dialectique efficace des nouveaux rapports entre cœurs historiques et périphéries. Ou encore batailler contre le mythe de la « ville industrielle », un concept dépourvu d'autonomie comme de force véritablement créatrice.

Attaché à suivre les formes successives et continues de réappropriation du cadre bâti par la population de la ville, il devait nécessairement en venir à l'étude des « pensées sur la ville » et de « l'imaginaire de la ville », autre tissu de contradictions entre les visions des architectes, des urbanistes et des technocrates, et l'élaboration des représentations de la ville par sa société. Ainsi s'achève de se préciser une définition globale et universelle de la ville ; une inscription au sol et des pierres (avec toute leur force de résistance, de suggestion et de symbole) ; des hommes ; des activités ; une culture propre qui contribue à fixer les contours d'une *géographie sociale* de la ville. Cette ville est-elle Marseille, est-elle Paris ? Peu importe : ce n'est pas l'histoire d'une ville que nous lègue Marcel Roncayolo, c'est celle d'une méthode dont l'élaboration ne s'est pas plus trouvée liée à une recherche monographique qu'à un compartiment disciplinaire des sciences sociales. À moins que, selon une récente suggestion d'un ami commun, nous ne décidions qu'il est tout simplement un historien.

LOUIS BERGERON

Marcel Roncayolo

Avant-propos

Les vingt-quatre textes qui ont été réunis dans cet ouvrage concernent la morphologie des villes. Sans doute est-ce l'objet principal de mes recherches, celui qui me rattache le plus étroitement à ma discipline d'origine, la géographie. L'utilisation ou parfois la construction artificielle des sites, les trames physiques, les dispositifs de l'habitat, de la production et de l'échange, les volumes bâtis, voilà bien l'objet premier ; la constitution et l'usage des formes occupent une sorte de *no man's land*, tantôt disputé, tantôt négligé entre les sciences sociales, l'histoire, l'économie, l'architecture et l'urbanisme. Mais il est impossible de s'enfermer dans cet objet, quand l'explication le déborde. La morphologie est aussi sociale, puisqu'elle étudie la répartition du peuplement, des groupes sociaux, des mouvements ; plus encore parce que les structures matérielles sont, avant tout, construction sociale et lieux de pratiques. Le cadre de vie n'est pas uniquement une donnée de la nature, loin de là, mais une sorte de seconde nature faite par les hommes. Entre les espaces et les formations sociales, il y a donc des relations à décrypter.

Ce travail est d'autant plus difficile qu'il ne s'agit pas de la projection d'une société toute faite, dans sa globalité. Il y a bien une périodisation qui établit une parenté entre formes et formations sociales. On parle souvent de ville baroque, de ville classique, de ville haussmannienne, de ville industrielle et même de megalopolis ou de metapolis. Ces objectifs se réfèrent à des critères hétéroclites ; mais, en réalité, les villes ne sont que des composés ; les décalages, les changements d'interprétation sont multiples et non immédiats entre l'édifice urbain et l'usage. Dans

le tissu de la ville, il existe à la fois des régions, des bâtiments, des voies publiques, des activités et des modes de vie qui sont décalés par rapport au caractère dominant de la formation sociale. Ce n'est pas seulement l'inertie de cette seconde nature qui est en question. La société ne se constitue pas d'un seul coup, comme un bloc homogène, elle ne se projette pas, en quelque sorte tout armée sur le sol. Bien au contraire, conflits, distances sociales, jeu des intérêts et des références culturelles entretiennent en permanence la remise en question d'un modèle unique. La ville et sa morphologie se transforment, en même temps que les ensembles sociaux se façonnent. Et tout ne va pas au même pas.

D'où l'intérêt porté (comme à toute création sociale) aux acteurs, aux représentations (qui accélèrent ou freinent l'alignement) et donc au temps. Ou mieux aux temps : car il y a des temps de la fabrication, des temps des usages, des temps des pratiques. Les durées sont multiples, des plus longues aux plus brèves, de la vision patrimoniale à la tentation spéculative. Elles traduisent à la fois les rythmes syncopés de la conjoncture urbaine (stagnation ou exaltation) et les particularismes de durée des éléments qui composent l'ensemble urbain, ce que l'on appelle maintenant des temporalités différentes. Temps consolidés, aventures risquées. Si la ville est saisie au présent par l'habitant ou le visiteur, elle balance toujours (selon des pressions inégales) entre la reproduction et l'anticipation. Le marché immobilier n'est qu'un témoignage presque trivial de ce constat. Les espaces ne prennent donc de valeur, un sens, qu'à travers ce jeu du temps. L'identité urbaine (à supposer que l'on admette le terme sans réserve) vient d'un cumul d'expériences (dont l'enchaînement n'est pas forcément illogique ou aléatoire), plutôt que d'un caractère inné, telles qu'en elles-mêmes les villes existaient. La caverne platonicienne ne les abrite pas.

La longue durée peut apparaître dans la morphologie, notamment lorsque l'on évoque les grandes oppositions : le glissement vers l'ouest des beaux quartiers de Paris ; l'opposition nord-sud fabriquée à Marseille selon plusieurs mécanismes successifs de l'histoire longue. La résistance des tracés et celle des ensembles cohérents — voies, parcellaires, bâtis —, sont indéniables,

sauf que ces derniers peuvent supporter plus ou moins aisément la dissociation : le bâti se renouvelle, parfois à un rythme rapide, le parcellaire d'un îlot peut être recomposé ou du moins regroupé, la voie n'est vraiment modifiée — hors l'opération plus ponctuelle de l'alignement — que par de grands travaux d'infrastructure. Bref la novation a ses échelles.

La tradition vitaliste, représentée par Marcel Poëte, est une tentative d'explication ; mais on sait qu'il est toujours risqué de naturaliser ce qui résulte d'un jeu d'acteurs. Il est vrai qu'une fois disposées, les « pierres » de la ville constituent une sorte de matrice. Elles fixent les intérêts (en tête la propriété) et les enjeux sociaux. La résistance des tracés vient moins de leur présence comme seconde nature que des forces sociales qui soutiennent leur dessin ou, à l'inverse, visent à le détruire. Les « pierres » sont aussi indissociables des formes de mémorisation, même si l'origine et le contenu s'obscurcissent ou dérapent dans le pur imaginaire. Maurice Halbwachs, entre autres mérites, a bien souligné comment la mémoire collective s'attache à des lieux, à des symboles physiques, à des édifices, ce qui assure une durée certaine à la valorisation, aux fréquentations, aux clivages sociaux marqués dans le tissu urbain, la représentation et le paysage visible se renforçant mutuellement. C'est ce qui contribue, par l'intermédiaire des apprentissages et des générations, à articuler les tissus social et matériel de la ville.

En un certain sens, ce n'est pas la durée qui pose problème ; l'histoire a plus de mal à expliquer par quels mécanismes cette alliance se défait et comment l'innovation, coups de dés ou interventions « rationnelles », parvient à son tour à prendre forme.

Si les « pierres » et les formes urbaines sont du temps et des pratiques consolidées, à l'inverse on se souvient parfaitement de Baudelaire, pour qui le cœur du mortel résistait mieux que la forme de la ville — affaire de conjoncture peut-être —, et il convient de saluer Julien Gracq, pour qui la continuité s'exprime dans l'esprit et non dans le paysage visible, dans un Nantes bouleversé par le siècle : « L'ancienne ville — l'ancienne vie — et la nouvelle se superposent dans mon esprit plutôt qu'elles

se succèdent dans le temps ; il s'établit de l'une à l'autre une circulation intemporelle qui libère le souvenir de toute mélancolie et de toute pesanteur » (*La Forme d'une ville*, p. 9). Mais ne confondons pas cette saisie psychologique de la ville, recomposée en un instant comme sur une photographie surimposée, et l'étude génétique des formes qui reste indispensable à leur compréhension, à la mesure des réinterprétations ou même des « trahisons » qu'elles subissent. Gare à l'anachronisme qui substituerait nos propres fantasmes à ceux dont le passé laisse la trace. Nous savons bien que l'histoire est remodelée par le présent, du moins par nos curiosités. Mais la qualité du travail vient aussi de la difficulté à pénétrer l'apport du temps, et le peu de science que nous revendiquons vient de là. Ce n'est pas simplement par respect du passé. C'est qu'une telle démarche commande aussi la réflexion sur le changement, la prospective et la prudence intellectuelle à l'égard de demain. Ce qu'un simple délire verbal ne suffit pas à assurer.

Voilà donc le cœur des questions qui m'ont préoccupé et dont les articles et textes qui suivent font le tour ; les démonstrations plus complètes (et sans doute plus propres à la discussion), les applications à des analyses concrètes (forme de déontologie critique) se trouvent dans des ouvrages plus détaillés. J'ai hésité à construire, à partir de ces témoignages, un itinéraire intellectuel : en fait, comme dans la visite d'une ville, je me heurtais sans cesse à l'envie de zigzaguer, de retrouver des boucles et non des directions, de me répéter mais autrement. Bref, rien d'un parcours linéaire. J'ai donc choisi, en fin de compte, une présentation thématique, à l'intérieur de laquelle les chronologies sont plus évidentes.

Par rapport à ces arabesques, je tiens à rappeler quelques points de départ qui, à tort ou à raison, fondent ce demi-siècle de recherches, fort heureusement inégalement représenté au bénéfice de contributions récentes, de la fin des années quatre-vingt et du début des années quatre-vingt-dix, véritable carrefour de ma réflexion. Ces bases restent présentes, peut-être à l'excès, moins par fidélité de principe que par souci d'approfondir les sillons, par méfiance aussi envers le système de la mode. Ce qui donne quelque distance à l'égard des révolutions que l'on croit

vivre. Nouvelles histoires, nouvelles géographies, tournants décisifs, théories explicatives dominantes puis délaissées, n'ont pas manqué, ni les passions iconoclastes de l'architecture et de l'urbanisme, dont les tenants se montrèrent prompts à brûler ce qu'ils avaient adoré. Après tout, c'est la vie et la richesse d'un siècle bien déroutant et trop souvent cruel et destructeur.

Hors de toute reconnaissance officielle et de toute courtoisie obligée, citons donc les sources qui m'ont inspiré. Dans ma discipline de compétence, trois maîtres m'ont enseigné que la géographie pouvait être sociale et historique, au-delà de l'idéologie ou de l'érudition gratuite : André Cholley, Pierre George et Roger Dion. La formule est venue plus tard (1973), sous la plume d'un maître-ami très cher, Pierre Vilar, qui — au travers d'une histoire marxiste (je ne discuterai pas ici la référence) mais en construction —, invitait à « penser géographiquement une histoire » et à « penser une géographie historiquement ». Je crois m'être conformé, autant que possible, au moins au second volet de cette prescription et, comme Pierre Vilar, j'ai toujours pensé que temps et espaces étaient des objets à construire historiquement. Le regard amusé et subtil de Pierre Monbeig m'y encourageait ; Fernand Braudel en attendait avec patience une réaffirmation de la géographie, discipline qu'il aimait entre toutes.

Avec le temps qui passe (ce temps universel qui existe aussi), on saisit mieux l'apport décisif, la marque indélébile laissée par la fréquentation directe ou indirecte de quelques esprits. Cette filiation, qui n'exclut pas éventuellement la critique ou le recul, je l'ai souvent exprimée, même si aucun géographe ne figure dans le club. Mon destin (bon ou mauvais) intellectuel s'est joué à partir de quatre noms : Lucien Febvre, Ernest Labrousse, Maurice Halbwachs et le collectif de l'Écologie urbaine de Chicago. Lucien Febvre ? Au jeune khâgneux arrivant à Paris, un professeur de lettres, Claude Jamet (je renvoie à l'émouvante biographie laissée par son fils), m'avait mis d'emblée dans les mains *Rabelais et le problème de l'incroyance*, livre qui m'a marqué autant et plus peut-être (en particulier dans la manière de penser le temps) que le paradigme affirmé dans un ouvrage par ailleurs plus discutabile, *La Terre et l'évolution humaine* : le paradigme du paysage

géographique comme construction sociale concrète. Avec Ernest Labrousse j'ai appris, plus directement, que la conjoncture n'était pas que répétitive, qu'elle pouvait au contraire révéler les processus de changement. Mes premiers travaux de morphologie urbaine dérivent de cette hybridation. Avec Maurice Halbwachs (provocateur impénitent), j'ai retrouvé la morphologie dans les mécanismes du foncier et ce qui était, n'en déplaise à ce sociologue, de la meilleure histoire. L'école de Chicago m'introduisait plus précisément à la morphologie sociale de la ville, à ses mouvements et au monde américain. Je confesse que la dette que je ressens à l'égard de ces lignes de pensée, dépasse largement le poids des critiques que je ne refusais pas par principe et qui, justifiées ou non, se sont accumulées depuis. L'éveil compte alors beaucoup plus que la fidélité à la lettre. Le lecteur appréciera ce qui a persisté, à tort ou à raison, de cet héritage, peut-être trahi ou interprété à ma façon, sans doute en partie périmé mais porteur aussi de questions qui sont restées entièrement ouvertes et parfois actuelles. Peut-on penser aujourd'hui au jeu des acteurs, au « sujet » devenu maître du terrain, naïvement, sans en référer aussi à ces penseurs du collectif ? L'inquiétude épistémologique n'est pas nécessairement régression.

Autre constante, si l'on veut, et plus impérative, le souci de tester sur le terrain les hypothèses ou les méthodes tirées de ces fréquentations de départ et de l'environnement intellectuel du moment. D'où le rôle de Marseille que je n'ai pas étudiée initialement pour en faire la monographie, y compris dans *Les Grammaires d'une ville*, publié tardivement. Marseille m'a servi de terrain-laboratoire ou de cobaye. Non sans arrière-pensée de ma part, car entre l'oubli de son originalité et l'affirmation « qu'à Marseille, rien ne se passe comme ailleurs », fort répandue alors, j'estimais utile et rentable méthodologiquement de trouver les raisons exactes, les manifestations et les limites de cette sorte d'exterritorialité ; ce point de vue m'a beaucoup apporté pour comprendre l'haussmannisation, par exemple. Paris vient en second dans ces références. Et je regrette personnellement de n'avoir réfléchi sur les villes américaines que par littérature interposée, en dehors de quelques séjours, publications ou travaux d'étudiants que je

suivais. Marseille et Paris retrouvent leur position phare dans mes pérégrinations plus récentes sur l'imaginaire et la symbolique de la ville. Contradiction d'un géographe, que les responsabilités variées exercées en dehors de la recherche proprement dite ont trop fixé sur le territoire national. Je n'en suis que plus reconnaissant à mes amis « tropicalistes », comme on disait alors, « méditerranéens » et « américanistes », de m'avoir, de cette manière aussi, tenu en éveil. C'est l'intérêt porté à l'urbanisme et aux urbanistes — la discipline fut d'emblée de caractère international — qui a contribué à me désenclaver. Remerciements en soient faits (et pas par simple courtoisie) aux architectes italiens et aux éditeurs de ce pays. Ils m'ont largement accueilli, lu, discuté. J'ai trouvé là une autre génération d'amis et d'élèves. Je n'oublie pas que *La ville et ses territoires*, éditée par Gallimard, est née des articles « Città » et « Territorio » de *L'Enciclopedia Einaudi*, et que l'article rédigé avec Louis Bergeron en 1973, « De la ville préindustrielle à la ville industrielle », fut présenté devant le colloque de Sorrente et publié par les *Quaderni storici*. Après le carré d'as de mes inspireurs français et américains, l'Italie fut la seconde source qui, deux décennies après, contribua à ma formation.

Un très amical critique m'a reproché de ne pas avoir développé de conclusions, au terme des *Grammaires d'une ville*. Et, sans mal, semble-t-il, il en tire quelques-unes. Je plaide, alors, coupable. Car, au bout du compte, les conclusions aboutissent parfois à la plus grande fragilité et passent, au prix d'oublis curieux. Ce qui compte, c'est la démarche, l'essai — éventuellement contradictoire — de chemins variés. N'oublions pas que l'analyse statistique la plus sophistiquée ne peut qu'amener au rejet de certaines hypothèses et non à l'affirmation d'une vérité. Agnostique, sans doute ; j'ai goûté le trajet plus que le site final, toujours un peu décevant. Ce que ces textes traduisent mal, c'est le plaisir de découvrir et d'interroger un témoin ou un document, de « dépouiller » une série d'archives, pas forcément archaïques, ou des revues (à lire ou à relire autrement), de replacer alors le jeu des questions. La ville a déteint sur le chercheur car elle incite à penser la longue durée, comme à détecter les processus de destruction/construction qui, en permanence, plus ou moins visiblement,

la font changer. Les textes commentent, résument, introduisent des cheminements. Ils ne se veulent pas « fermés », même s'ils conduisent souvent à rejeter quelques voies trop banales ou trop risquées, celles que très subjectivement « on ne sent pas », ou celles qui vont trop facilement dans le sens du courant. Somme toute, à propos de la ville, ils ne constituent pas une critique de la géographie (ou de l'histoire ?), mais volontairement une géographie critique.

Le plan de cet ouvrage y trouve sa justification. Il part d'un essai sur la représentation de la ville, un cadrage tout personnel d'une réflexion qui a donné déjà lieu à des livres plus systématiques. Il passe par l'étude de la métropole, d'un côté ; des formes urbaines de l'autre, et de leur relation avec les temps. Il aboutit à ce qui paraîtrait le plus humble, c'est-à-dire l'essentiel, les différents types de lecture, les choix d'hypothèses et de méthode d'analyse qui définissent après coup une démarche. Mais celle-ci n'est-elle pas fidèle, somme toute, à ses prémices ? Ce fut pour moi presque une découverte, qui m'a convaincu que la notion d'itinéraire convenait mal à la publication de ces textes. De même, elle m'apporte, sinon une justification, du moins un argument de défense : le souci de prendre du champ historique, le risque de m'écarter de la pure actualité et de quelques fantasmes du présent. Mais c'est aussi le moyen de prendre l'avenir au sérieux — et de respecter son imprévisibilité.

M. R., NOVEMBRE 2000

Première partie

Pensées sur la ville et forme de la ville

/ Marcel Roncayolo — Lectures de villes, Formes et temps / ISBN 2-86364-622-2

www.editionsparanthèses.com

Cette première partie ne prétend pas établir un raccourci d'histoire sur les représentations de la ville, sujet immense, ni même sur les idées urbaines venant des philosophes, des penseurs sociaux, des hommes de l'art ou des politiques. On ne refait pas *L'Urbanisme, Utopies et réalités* de Françoise Choay. Il ne s'agit que de jalons, une sorte de guide historique de ma réflexion. Ils reposent sur l'étude de milieux sociaux, professionnels (plus précisément, les médecins, ingénieurs, architectes), de groupes idéologiques (dont les premiers ne sont pas absents), là où se croisent, inégalement selon les temps, autour de la recherche d'une rationalité urbaine, la pensée utopique et le pragmatisme. Les milieux, par les effets du nomadisme professionnel, des exils politiques, des expositions universelles et des solidarités d'écriture, débordent d'emblée des frontières nationales, tout en restant très minoritaires, hétéroclites par l'origine, la formation, la référence idéologique. C'est à travers la France et ses particularités que nous avons ressenti l'existence de cette internationale de la pensée sur la ville, dont Michel Chevalier, Frédéric Le Play, les urbanistes des années 1900, les visiteurs étrangers comme Patrick Geddes, sont à la fois les vecteurs et les représentants — entre autres.

Nous avons essayé de détecter ces courants à travers des revues (notamment la *Revue générale de l'architecture* de César Daly, le *Musée social*, les *Annales* plus tardivement), des publications issues de missions (Michel Chevalier aux États-Unis), des polémiques et débats d'institutions et de sociétés. La ville impose de n'écarter ni les continuités, ni les ruptures des hypothèses. Ce sont quelques problèmes majeurs d'articulation (dans des durées plus ou moins longues) que l'on s'est efforcé de mettre en évidence ; les textes initiaux plus généraux, les débats sur la ville enceinte, la préhausmannisation, l'habitat populaire et l'habitat social ont fourni quelques thèmes pour cette confrontation.

Ces questions d'articulation ne manquent pas. Voici celles qui sont identifiées.

1. L'articulation entre la critique de la ville menée par la philosophie des Lumières et les projets « antiurbains » — ou de contre-ville — avancés par les utopistes au début du XIX^e siècle. L'industrialisation ne venant, en quelque sorte, qu'en seconde phase pour justifier le débat.
2. L'articulation entre idéologie et savoir scientifique. Au-delà de Newton et de son écho fouriériste, la place des polytechniciens en France, faiseurs de révolutions, faiseurs de modèles,

créateurs de fantasmes et constructeurs de réalités, laisse cette question au premier plan, du moins dans la première moitié du XIX^e siècle. La biologie prendra le relais.

3. L'articulation entre la réflexion sur les réseaux (navigation, chemin de fer) et la réflexion sur la ville. Michel Chevalier écrit en 1838 un premier projet d'aménagement du territoire ; Perreymond passe du projet ferroviaire, alternatif par rapport à celui retenu par l'État, à l'étude des transformations nécessaires de Paris, dans les années 1840. Dans ce milieu de polytechniciens utopistes, le thème plus moderne du système de la ville dans le système des villes prend corps pour une première fois.

4. Le balancement, chez les mêmes penseurs ou experts, entre le contre-projet d'habitat et de peuplement — que résume l'idée phalanstérienne — et l'aménagement des capitales et de la hiérarchie urbaine (Victor Considérant en donne l'exemple le plus frappant).

5. L'articulation entre l'haussmannisation et ce qu'elle néglige, en fait plus qu'en principe, l'habitat ouvrier. L'économie sociale s'efforce de combler ce déficit, tout en restant fidèle à une vision libérale. Ce qui aboutit à des réalisations assez voisines, qu'elles viennent d'initiative patronale ou inspirées par les premiers maires socialistes. Bref, l'intervention sur le logement paraît à la fois comme traitement partiel de la question sociale et comme support d'une nouvelle conception de l'habitat : on passe de la relégation des pauvres au contournement de la ville héritée grâce à un nouvel urbanisme.

6. De ce fait, on mesure l'importance de la parenté et des passages entre le projet de cité-jardin et celui de grand ensemble (trop partiel) ou de villes nouvelles, en dépit des oppositions culturelles qu'ils recouvrent.

Ces quelques positions sont à peine évoquées par ces textes : elles en constituent néanmoins l'acquis principal. Curieusement elles nous ont amené à nous interroger sur les formes très actuelles qu'essaie de prendre l'intervention urbaine (le « projet urbain »), passés les excès et le procès du rationalisme « opérationnel ».

La ville : durée ou changement ?

Il est commun d'identifier, ne serait-ce que par le vocabulaire (*urbs*, urbain, urbanité), ville et civilisation ; les mots conduisent aussi à assimiler la ville et l'organisation politique, comme l'exprime le double sens de « cité ». La tradition des utopies urbaines associe le projet de dispositif territorial et le projet de société. Toutefois, on peut s'interroger sur la pertinence d'une notion qui s'étend à des civilisations et à des sociétés si différentes, dans le temps et dans l'espace. L'ambiguïté de « cité » provient sans doute d'une tradition culturelle, d'une histoire propre au monde méditerranéen. En outre, existe-t-il quelque trait commun entre les premiers indices, recherchés dans la protohistoire, et les mégalofoles du xx^e siècle finissant ?

La définition classique des villes, celle que l'on trouve dans les dictionnaires des xviii^e et xix^e siècles, est purement descriptive : « Assemblage d'un grand nombre d'habitations disposées par rue » (*Grand dictionnaire universel du xix^e siècle*). Si l'on mentionne aussi l'enceinte, on retrouve la définition donnée par l'*Encyclopédie*. Cette description n'est pas sans contenu ; elle évoque à la fois l'accumulation des hommes et son corollaire : la proximité spatiale, le rôle prééminent de l'habitat, l'existence d'un dispositif autour duquel s'ordonne l'habitat, les rues ou l'espace public. Mais pourquoi la ville ? Si l'on résume les essais de théorie des villes, tous convergent vers la notion de centralité. La ville assure, avec la meilleure efficacité, par son existence et sa localisation, la rencontre et l'échange entre les hommes. L'on voit tout de suite ce que cette théorie, même fondée sur le langage des économistes ou les considérations d'accessibilité et de seuil de clientèle, conserve de général. En effet la rencontre et l'échange n'appartiennent pas au seul domaine des richesses matérielles et ne s'organisent pas nécessairement à partir des seules décisions d'acteurs individuels.

La ville ne peut être ainsi considérée que sous les aspects d'une forme, dont le contenu peut varier. Les fonctions réelles (religion, politique, culture, marché, travail productif) se hiérarchisent ou se combinent de manière différente selon les exigences et les attentes de chaque société. Les

◇ La première version de cet article a paru en 1980.

mécanismes, jeu des pouvoirs et des acteurs, règles du jeu, sont également soumis à cette contingence historique. L'analyse passe de la forme aux processus sociaux, de la ville à l'urbanisation.

Si les formes et les fonctions urbaines sont le produit de l'histoire, on peut imaginer un début et une fin des villes. La condition nécessaire, à l'origine, est l'existence d'un surplus qui permette d'entretenir la population et les activités urbaines dans leurs exigences élémentaires (nourriture) ou superflues. L'abolition de la ville ou plutôt de la distinction entre villes et campagnes, considérée comme la première manifestation de la division du travail, est à l'horizon de la pensée utopiste ou de la pensée marxiste. Le couple ville-campagne ne tend-il pas à disparaître, dès à présent, dans les sociétés industrielles, sous le double effet de l'expansion urbaine et de la diffusion des modes de vie urbains dans l'ensemble social ? Urbanisation généralisée, réurbanisation, urbanisation des campagnes évoquent bien, d'une manière qui exige toutefois un examen critique, cet effacement.

Il est possible de construire des schémas évolutifs qui subordonnent aux caractères généraux des sociétés ou aux lois de leur développement les traits et l'ampleur du phénomène urbain. Dans le cas le plus simple, on oppose les villes des sociétés pré-industrielles, qui ne regroupent qu'une part restreinte de la population totale et affirment la prédominance du politique et du religieux, aux villes des sociétés industrielles, majoritaires et fondées essentiellement sur l'activité économique. Maurice Halbwachs lui-même souligne la rupture introduite par l'industrialisation et le capitalisme au XIX^e siècle : « Ainsi s'expliquerait donc, par un développement économique intensifié, la formation de ces villes immenses. » Trois risques découlent néanmoins de ces schémas. Le premier est de construire des modèles universels correspondant à des types trop généraux de sociétés, types qui ne tiendraient compte ni des spécificités internes ni de l'environnement. Le deuxième risque est de construire un schéma évolutif, nécessaire pour tous les pays du monde : les étapes de l'urbanisation suggèrent, de ce point de vue, autant de critiques que les étapes de la croissance. Le troisième risque est de fondre totalement les caractères de l'urbanisation et ceux de la société, bref, de dissoudre, quitte à le subordonner au mode de production ou à tout autre facteur dominant, l'objet propre de l'étude, la ville.

Les problèmes spécifiques de la ville sont de deux ordres. D'une part, la ville est un ensemble d'agencements matériels, que l'on considère la localisation des unités urbaines dans un territoire déterminé ou l'organisation interne de chacune d'elles. D'autre part, la ville ne se réduit pas à une collection d'objets urbains, ni même à une combinaison de fonctions. Elle abrite une population, dotée de certains caractères sociaux, ethniques, démographiques ; elle est une collectivité ou une somme de collectivités. Or, il est évident que ni le dispositif écologique ni la géographie ne rendent compte, à eux seuls, de la composition et des conduites des habitants. Ce

déterminisme exclu, c'est bien la relation entre agencements matériels d'un côté, structure et représentation de l'autre qui est en question.

La ville, en effet, ne peut être enfermée dans ses propres limites, ces limites seraient-elles parfaitement dessinées comme ce fut le cas au Moyen Âge ou encore à l'époque classique. Elle est située dans un système de relations à plus ou moins grande distance, reçoit ou exporte des flux d'hommes, de marchandises, de capitaux ou d'idées. De la ville de terroir contrôlant une étroite contrée rurale aux grandes cités commerciales ou aux capitales, ces mouvements expriment la vitalité et éventuellement le pouvoir ou les pouvoirs qu'elles exercent et qui ne sont pas tous de nature politique. Encore convient-il de ne pas « naturaliser » à l'excès le phénomène urbain. La ville est un lieu, non un acteur à proprement parler. Ce sont les sociétés urbaines localisées qui sont ou non capables d'entretenir ces flux, de les accroître ou de les renouveler, et non la situation ou la position de la ville, que celle-ci soit définie dans la langue des géographes ou dans celle de l'économie spatiale. À tout le moins, à l'intérieur de cette armature urbaine et des réseaux multiples qui en unissent les éléments, faut-il distinguer le fonctionnement et l'origine : les créations urbaines, si l'on exclut certaines villes pionnières, peuvent être dotées d'une capacité étonnante de résistance par rapport aux changements de nature des activités ou des flux qui viennent eux-mêmes des acteurs sociaux.

Toutefois, la diffusion récente du mode de vie urbain, la multiplicité des formes d'habitat intermédiaire — de la banlieue au *rural non farm* des pays anglo-saxons — l'étalement des migrations quotidiennes de travailleurs et des aires de loisir s'attaquent au principe même de l'opposition entre ville et campagne. Le modèle d'un réseau hiérarchisé de villes et de bourgs y perd son fondement. Au sommet, les grands systèmes de décision paraissent échapper à des milieux strictement localisés. Les villes ne peuvent plus être étudiées comme des points dans un espace ; elles sont, elles-mêmes, des espaces, à l'intérieur desquels s'opèrent entre fonctions et groupes sociaux, à une échelle nouvelle, la division et l'appropriation du sol. La ville y perd, sans doute, une part de son individualité et l'habitant, à la limite, le sentiment de son appartenance.

Ce constat reporté, néanmoins, l'intérêt sur les agencements matériels et sociaux, les représentations qui font la ville — ville classique, agglomération ou mégapoles. Projection de la société sur l'espace ? Il est évident que les rapports sociaux — et notamment dans les sociétés industrielles — ne sont pas d'essence territoriale. Mais, entre la société et les formes urbaines, le reflet n'est pas immédiat, ni le résultat d'un mécanisme simple. Le sol n'est pas table rase : il est déjà caractérisé par une morphologie, un type de propriété, un usage, des contacts, une certaine valeur sociale, qu'il faut reproduire ou changer. La construction physique de la ville est une opération qui a ses règles, ses acteurs, son économie et son idéologie. De plus, ce n'est pas une société déjà constituée qui se projetterait comme après coup :

la répartition territoriale, le modelage du cadre sont contemporains de la constitution des groupes sociaux, des relations ou des conflits qui les modifient. La ville n'est pas image passive : elle est lieu de déroulement, elle rapproche ou sépare, sert de mémoire ou de référence. C'est bien à travers les paysages urbains que se composent, à partir d'un jeu inextricable de décisions individuelles, de trajectoires et de politiques, les formes lisibles d'une société.

Existe-t-il pour autant un mode de vie urbain ? De fortes critiques ont été prononcées contre l'idée que les caractères écologiques — la densité, l'hétérogénéité ou même la mobilité — suffiraient à définir et plus encore à imposer une culture. La ville est autant lieu de différences et de formulation des différences que d'homogénéité. L'opposition entre culture urbaine (orientée vers les relations secondaires, l'association ou la rencontre informelle, plus que vers les relations primaires du type familial, par exemple) et communauté est à nuancer sérieusement. Il apparaît très risqué d'établir une échelle unique de ce mode de vie. À l'inverse, la ville crée des conditions et des situations originales : la mobilité et l'hétérogénéité, si elles ne suffisent pas à caractériser les groupes sociaux, modifient les rapports entre proximité physique et distance sociale. Le territorial prend un autre sens, comme l'indique l'ambiguïté de la notion de voisinage. Contrôle social et liberté s'y composent de manière instable. Sans doute, la crise urbaine actuelle traduit-elle, à travers les difficultés du système de décision collectif, les illusions de l'urbanisme, l'évocation nostalgique de la ville médiévale ou de la communauté, une tension particulière entre condition urbaine (aux effets fort inégaux selon les groupes sociaux) et attentes sociales et culturelles.

Chapitre 2 **Mythe et représentation de la ville à partir du XVIII^e siècle**

Des travaux convergents ont démontré la rupture qu'établit le XVIII^e siècle dans la représentation de la ville, c'est-à-dire la manière de comprendre, d'analyser, d'imaginer et de modeler le phénomène urbain. Jusque-là, la ville apparaissait, du moins dans la plus grande partie de l'Europe, comme une entité autonome, bien circonscrite dans ses murailles (protection, limite juridique et fiscale, mais plus encore représentation symbolique du statut, des droits et privilèges qui lui sont reconnus), définie par sa culture, trouvant en quelque sorte dans les valeurs d'urbanité qu'elle réunissait sa propre justification. La Renaissance et le rappel de l'Antiquité avaient renforcé ce dernier aspect. Or, dans les écrits du XVIII^e siècle finissant, la ville est considérée davantage comme un moyen, lieu d'exercice de fonctions ; elle est subordonnée, dans son principe comme dans les règles de son organisation interne, aux exigences naissantes de cette rationalité. Cette conception nouvelle se nourrit de la dilution des anciennes certitudes : la critique de la ville, lieu du luxe, de l'artifice, de l'inégalité, est au cœur de la philosophie des Lumières. Cette rupture n'est pas simple épisode, mais introduit pour longtemps et jusqu'au temps présent une thématique, un regard sur la société, un discours et des pratiques d'intervention. L'urbanisme, à défaut du mot, s'ébauche en tant que discipline dans les discussions du XVIII^e siècle, qui vont de l'interrogation classique sur les agencements matériels, à celles, plus nouvelles, sur la croissance, l'optimum de population, la répartition territoriale des activités, les équipements. Par l'étude de la ville se développe ainsi la réflexion sur les changements sociaux. La ville devient mythe, héros collectif et personnifié des bouleversements du XIX^e siècle, des peurs et des espérances.

Pourquoi le XVIII^e siècle ? L'image d'une longue prospérité, portant en elle la transformation de l'économie, de la société, des idées, est aujourd'hui sérieusement corrigée selon le temps et selon les lieux, qu'il s'agisse d'accroissement démographique, de mouvement d'affaires, de

◇ La première version de cet article a paru en 1996.

pénétration des campagnes par le commerce. L'industrialisation naissante, si elle entretient les profits urbains, choisit de préférence ses sites hors des limites de la ville. Les cités qui continuent à se gonfler (hors mesure, disent les contemporains) sont les capitales, Londres, Paris en tête. Mais l'État national est loin de se constituer partout avec la même force ; bien des capitales de l'Europe des princes restent de médiocres cités provinciales, même si elles se parent des prestiges de l'art. Rien dans l'économie ou le mouvement des populations ne fournit l'évidence d'une rupture générale.

Diversité et convergence des points de vue

La réalité est déformée, amplifiée, plus ou moins arbitrairement, par le regard. Loin d'être le reflet tardif de révolutions économiques, les représentations de la ville s'élaborent parallèlement à la diffusion du capitalisme marchand et aux progrès de l'administration. Le caractère novateur du XVIII^e siècle vient d'abord de la multiplicité des points de vue portés sur la ville : débat qui engage assurément les acteurs et les commentateurs sociaux, jusqu'à la polémique. La diversité des points de vue a une autre origine : la ville, jusque-là sujet de réflexion pour la philosophie de l'art, entre dans le champ d'un savoir plus fractionné, celui des techniques et des professions.

Hygiénistes

L'intervention des médecins apparaît d'abord comme un retour à la tradition. Perdus dans les polémiques autour de l'idée de contagion, les médecins reportent leur attention sur l'action des facteurs physiques que la théorie des climats met à la mode. L'Anglais J. Arbuthnot, avec son *Essai des effets de l'air sur le corps humain* (1742), conduit la médecine à saisir la relation entre la maladie, la mort et l'environnement. Dans cet esprit, la Société royale de médecine lance, dès sa fondation en France en 1776, un vaste projet de topographies médicales, dont l'opposition villes/campagnes devient la clé. Les topographies urbaines traitent donc des caractères généraux de la ville, du site aux habitudes alimentaires et aux mœurs des habitants. Certains s'engagent dans l'analyse plus précise du dispositif territorial des villes — le tissu urbain, l'état de l'habitat, l'accumulation des hommes, la présence des contacts malsains — afin d'expliquer la répartition différentielle des maladies et des décès. L'hygiène publique est ainsi fondée comme discipline et discipline d'intervention, par une attitude différente à l'égard de la maladie et de la mort. C'est au nom de la médecine que les critiques les plus fortes contre l'anarchie de la trame urbaine, l'irrationalité de la ville médiévale, la confusion des utilisations de l'espace sont prononcées et que les premières relégations hors de la ville — celle des cimetières, en particulier — sont obtenues.

Bibliographie

Cette bibliographie regroupe l'ensemble des écrits de Marcel Roncayolo, qu'il s'agisse de livres, d'articles, de préfaces ou de contributions diverses.

Ouvrages et articles

- RONCAYOLO, Marcel, « Évolution de la banlieue marseillaise dans la basse-vallée de l'Huveaune », *Annales de géographie* (Paris), LXI^e année, 1952, pp. 342-356.
- RONCAYOLO, Marcel, « Marseille : plan de la ville et spéculation. Quelques remarques de méthode sur l'accroissement urbain dans la seconde moitié du XIX^e siècle », actes du 83^e congrès des sociétés savantes (1958), *Bulletin de la section de géographie du comité des Travaux historiques et scientifiques* (Paris), 1959, pp. 245-262.
- OLIVESI, Antoine, RONCAYOLO, Marcel, « Géographie électorale des Bouches-du-Rhône sous la IV^e République », *Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques* (Paris), n^o 113, 1961.
- RONCAYOLO, Marcel, « Structure et hiérarchie dans la région marseillaise », colloque de l'association de Science régionale, *Cahiers ISEA* (Paris), n^o 130, 1962, pp. 159-178.
- RONCAYOLO, Marcel, « Les modalités géographiques du sous-développement », rapport particulier établi à la demande de la commission d'étude sur la politique de coopération avec les pays en voie de développement, 1962, annexe 1, pp. 6-28.
- RONCAYOLO, Marcel, « Marseille », Paris, La Documentation française, « Notes et études documentaires », série « Les grandes villes françaises », n^o 3013, 1963.
- RONCAYOLO, Marcel, « Le rôle de Marseille dans le développement de la région », *Cahiers de la République* (Paris), n^o 53, mars 1963, pp. 221-233.
- RONCAYOLO, Marcel, « Inégalités d'origine géographique en France », *Cahiers de la République* (Paris), n^o 51, 1963, pp. 56-77.
- RONCAYOLO, Marcel, « Géographie et villages désertés », *Annales, économies, sociétés, civilisations* (Paris), n^o 2, mars-avril 1965, pp. 218-242.
- RONCAYOLO, Marcel, « L'élection de Gaston Defferre à Marseille », *Revue française de sciences politiques* (Paris), vol. xv, n^o 5, octobre 1965, pp. 930-946.
- RONCAYOLO, Marcel, « Migrations et régions », *Delta* (Marseille), été 1967 (nouvelle série).
- RONCAYOLO, Marcel, « Le "centre de la ville" à Marseille », *Urban core and inner city*, actes du colloque de l'université d'Amsterdam (11-17 septembre 1966), Leiden, E. J. Brill, 1967, pp. 162-182.

- RONCAYOLO, Marcel, « Réflexions de méthode », *Urban core and inner city*, actes du colloque de l'université d'Amsterdam (11-17 septembre 1966), Leiden, E. J. Brill, 1967, pp. 503-511.
- RONCAYOLO, Marcel, « Le monde contemporain, 1914-1939 », *Le Monde et son histoire* [1968-1973], Paris, Laffont, coll. Bouquins, 1985, tome III.
- RONCAYOLO, Marcel, « Le second xx^e siècle », *Le Monde et son histoire* [1968-1973], Paris, Laffont, coll. Bouquins, 1985, tome IV.
- RONCAYOLO, Marcel, « Division fonctionnelle et sociale de l'espace urbain », colloque de décembre 1971, *Bulletin de l'association des Géographes français* (Paris), n° 395-396, janvier-février 1972, pp. 5-20, pp. 31-35.
- BERGERON, Louis, RONCAYOLO, Marcel, « De la ville préindustrielle à la ville industrielle, essai sur l'historiographie française », in *La formazione della città industriale*, colloque de Sorrente, décembre 1973, actes publiés in *Quaderni Storici* (Urbino), n° 27, 1974, pp. 827-841, 858-876.
- RONCAYOLO, Marcel, « Conjoncture de l'histoire urbaine en France », *Storiografia urbanistica*, Lucques, CISCU, 1976.
- Roncayolo, Marcel, et alii, « Une nouvelle histoire des villes », *Annales Économies, Sociétés, Civilisations* (Paris), n° 6, novembre-décembre 1977, pp. 1237-1254.
- RONCAYOLO, Marcel, « Città », in ROMANO, Ruggiero (sous la direction de), *Enciclopedia Einaudi*, Turin, G. Einaudi, 1978, tome III, *Città-Cosmologia*, pp. 3-84.
- RONCAYOLO, Marcel, « Regione », in ROMANO, Ruggiero (sous la direction de), *Enciclopedia Einaudi*, Turin, G. Einaudi, 1979, tome VIII, *Labirinto-Memoria*, pp. 772-797.
- RONCAYOLO, Marcel, « Logiques urbaines », in DUBY, Georges (sous la direction de), *Histoire de la France urbaine* [1980], tome IV, *La Ville de l'âge industriel* (dirigé par Maurice Agulhon), Paris, Seuil, 1998.
- RONCAYOLO, Marcel, « La production de la ville », in *Histoire de la France urbaine* [1980], tome IV, *La Ville de l'âge industriel* (dirigé par Maurice Agulhon), Paris, Seuil, 1998.
- AYDALOT, Philippe, BERGERON, Louis, RONCAYOLO, Marcel, *Industrialisation et croissance urbaine dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Paris I et l'EHES, 1981.
- RONCAYOLO, Marcel, « Territorio », in ROMANO, Ruggiero (sous la direction de), *Enciclopedia Einaudi*, Turin, 1981, tome XIV, *Tema, motivo-Zero*, pp. 218-243 ; cet article fut traduit in *Territoire et territorialité*, Paris, ENS, 1983.
- RONCAYOLO, Marcel, « Conclusions », colloque tenu à Lyon en 1982, *Actes du colloque de géographie sociale*, Paris, université Paris I, 1983, multig.
- RONCAYOLO, Marcel, et alii, *Territoire et territorialité*, Paris, ENS, 1983.
- RONCAYOLO, Marcel (sous la direction de), *Histoire de la France urbaine* [1985], tome V, *La Ville aujourd'hui : croissance urbaine et crise du citoyen*, Paris, Seuil, 2000.
- RONCAYOLO, Marcel, « Preludio all'haussmannizzazione. Capitale e pensiero urbano in Francia all 1840 », in DE SETA, Cesare (sous la direction de), *Le città capitali*, Bari, Laterza, 1985, pp. 133-148.
- RONCAYOLO, Marcel, « Dynamique d'une mutation urbaine », *Marseille ou le présent incertain*, Arles, Cahiers Pierre Baptiste - Actes sud, 1985, pp. 31-57.
- COSTE, Michel, RONCAYOLO, Marcel, « Pourquoi la banlieue et de quoi s'agit-il ? », *Après-demain* (Paris), n° 274-275, *Vivre en banlieue*, mai-juin 1985, pp. 20-22.

- RONCAYOLO, Marcel, « Le local et le global : le local ? », in LE GOFF, Jacques, GUIEYSSE, Louis (sous la direction de), *Crise de l'urbain, futur de la ville*, actes du colloque de la RATP à Royaumont en 1984, Paris, Economica, 1985, pp. 107-111.
- RONCAYOLO, Marcel, « Propos d'étape », in LE GOFF, Jacques, GUIEYSSE, Louis (sous la direction de), *Crise de l'urbain, futur de la ville*, actes du colloque de la RATP à Royaumont en 1984, Paris, Economica, 1985, pp. 227-234.
- RONCAYOLO, Marcel, « Long term trends and problems of metropolitan Paris », in EWERS, H. J. (ed.), *The future of metropolis*, Berlin, New York, De Gruyter, 1986, pp. 139-149.
- RONCAYOLO, Marcel, « Croissance, quartier, centralité : le débat urbanistique des années 1840 », *Cities and Merchants : French and Irish perspectives on urban development, 1500-1900*, actes du colloque de Dublin en avril 1984, Dublin, Trinity College, 1986, pp. 139-149.
- RONCAYOLO, Marcel, « Le paysage du savant », *Lieux de mémoire*, tome II, *La nation*, Paris, Gallimard, 1986, pp. 487-528.
- RONCAYOLO, Marcel, « L'haussmannizzazione e la città industriale », in OLMO, Carlo (sous la direction de), *Nove lezioni di storia della città*, Turin, CELID, 1986, pp. 21-34.
- RONCAYOLO, Marcel, « Sistemi e metodi per l'analisi della popolazione », in OLMO, Carlo (sous la direction de), *Nove lezioni di storia della città*, Turin, CELID, 1986, pp. 49-57.
- RONCAYOLO, Marcel, « Le semis urbain français et les enquêtes sur la population agglomérée (1806-1812) », in *Les villes en France et en Italie sous le Premier Empire*, Rome, École française de Rome, 1987, pp. 201-220.
- RONCAYOLO, Marcel, « Avant-propos », in *Métamorphoses de la ville : crise de l'urbain, futur de la ville*, actes du colloque de la RATP à Cerisy en 1985, Paris, Economica, 1987, pp. 5-12.
- RONCAYOLO, Marcel, « Durée et morphologie dans l'explication du paysage urbain », in *La qualité de la ville*, ouvrage présenté par Augustin BERQUE, Tokyo - Paris, Maison franco-japonaise, 1987, pp. 81-87.
- RONCAYOLO, Marcel, « Les vieilles dames du temps présent », *Journal des finances* (Paris), n° spécial, 1987, pp. 14-28.
- RONCAYOLO, Marcel, « Le temps et l'argent », *Journal des finances* (Paris), n° spécial, 1987, pp. 28-34.
- RONCAYOLO, Marcel, *La città, storia e problemi della dimensione urbana*, Turin, Einaudi, 1988.
- RONCAYOLO, Marcel, *La ciudad*, Barcelone, Païdos, 1988.
- RONCAYOLO, Marcel, « Introduction », *Cahiers du CRH* (Paris), n° 2, 1988, pp. 244-248.
- RONCAYOLO, Marcel, « Les aspects de l'urbanisation en Europe orientale, centrale et occidentale, XIX^e et XX^e siècles », *Cahiers du CRH* (Paris), n° 2, 1988, pp. 248-259.
- RONCAYOLO, Marcel, « Centralité et centralisation : les utopies rationnelles », *Pouvoirs locaux* (Paris), n° 1, 1988, pp. 84-89.
- RONCAYOLO, Marcel, « Le mura dopo le mura. Realtà e rappresentazione della cinta muraria fra otto e novecento, Marsiglia e Parigi », in DE SETA, Cesare, LE GOFF, Jacques (sous la direction de), *La città e le mura*, Rome-Bari, Laterza, 1989, pp. 418-439.
- RONCAYOLO, Marcel, « La croissance de la ville, les schémas, les étapes », *Paris, genèse d'un paysage* (sous la direction de Louis Bergeron), Paris, Picard, 1989, pp. 217-261.
- RONCAYOLO, Marcel, « Paris en mouvement (1950-1985) », in BERGERON, Louis (sous la direction de), *Paris, genèse d'un paysage*, Paris, Picard, 1989, pp. 292-295.

- RONCAYOLO, Marcel, « Les strates de la ville : pratiques sociales et paysages », *Contribution au débat sur l'architecture de la ville*, Paris, Plan construction et architecture, 1989, pp. 55-64.
- RONCAYOLO, Marcel, « L'aménagement du territoire XVIII^e-XX^e siècles », *Histoire de la France, L'Espace français* [1989] (sous la direction de Jacques REVEL), Paris, Seuil, 2000, pp. 511-643.
- RONCAYOLO, Marcel, « Propriété, intérêt public, urbanisme après la Révolution, les avatars de la législation impériale », *Annales de la recherche urbaine* (Paris), n° 43, 1989, pp. 85-94.
- RONCAYOLO, Marcel, « Histoire et géographie : les fondements d'une complémentarité », *Annales Économies, Sociétés, Civilisations* (Paris), XLIV, 1989, pp. 1427-1434.
- RONCAYOLO, Marcel, « Une leçon de géographie », postface de la réédition de DION, Roger, *Le paysage et la vigne, essais de géographie historique*, Paris, Payot, 1990, pp. 271-293.
- RONCAYOLO, Marcel, « Jules Romains et la ville ou une trop brève rencontre », in *Jules Romains face aux historiens contemporains*, actes du colloque de l'École normale supérieure (13-14 novembre 1985), parus sous le titre « Cahiers Jules Romains », Paris, Flammarion, 1990, pp. 33-56.
- RONCAYOLO, Marcel, « Le contexte et les caractéristiques du développement de l'agglomération », *Île-de-France : pouvons-nous éviter le scénario catastrophique ?*, colloque tenu à Créteil, Paris, Economica, 1990, pp. 31-40.
- RONCAYOLO, Marcel, « Les villes nouvelles de l'Île-de-France : bilan d'une expérience », *Encyclopædia Universalis*, Paris, 1990, pp. 353-358.
- RONCAYOLO, Marcel, *La Ville et ses territoires* [1990], Paris, Gallimard, 1997.
- RONCAYOLO, Marcel, « Image de la Corse », *La Corse*, Paris, Hachette, « Guides Bleus », 1990, pp. 53-75.
- RONCAYOLO, Marcel, *L'Imaginaire de Marseille : port, ville, pôle*, in *Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille, XIX^e-XX^e siècles*, Marseille, Chambre de commerce et d'industrie Marseille Provence, tome v, 1990.
- RONCAYOLO, Marcel, « La ville n'est jamais synchrone », *Architecture d'aujourd'hui* (Paris), n° 271, octobre 1990.
- RONCAYOLO, Marcel, « De la ville fortifiée à l'agglomération. La proximité, une base pour des projets communs ? », *Territoires* (Paris), mars-avril 1991, pp. 39-44.
- RONCAYOLO, Marcel, « Aux origines de la ville », *Informations sociales* (Paris), n° 11, avril-mai 1991, pp. 13-18.
- RONCAYOLO, Marcel, « Le capital et la ville », *Marseille, la passion des contrastes*, Liège, Mardaga - Institut français d'architecture, 1991, pp. 147-172.
- RONCAYOLO, Marcel, « Les horizons lointains », *Marseille, la passion des contrastes*, Liège, Mardaga - Institut français d'architecture, 1991, pp. 311-328.
- RONCAYOLO, Marcel, « La croissance urbaine », in *Marseille au XIX^e siècle, rêves et triomphes*, Paris, Musées de Marseille - Réunion des musées nationaux, 1991, pp. 20-41.
- RONCAYOLO, Marcel, « Port et ville : à propos d'un divorce ? », *Marseille* (Marseille), n° spécial *Marseille, un port*, n° 158, 1991, pp. 66-71.
- RONCAYOLO, Marcel, « Port et ville : à propos d'un divorce ? », in *Villes portuaires et enjeux internationaux*, Caen, Paradigme, 1991, pp. 203-212.
- PAQUOT, Thierry, RONCAYOLO, Marcel, *Villes et civilisation urbaine (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris, Larousse, Textes essentiels, 1992.

- RONCAYOLO, Marcel, « Le département », *Lieux de mémoire*, tome I, *Conflits et partages*, Paris, Gallimard, 1992, pp. 885-929.
- RONCAYOLO, Marcel, « Marseille, "grande ville populaire" : le regard de l'économie sociale », *Marseille* (Marseille), n° 164, 1992, pp. 63-69.
- RONCAYOLO, Marcel, « Croissance régionale et cadres régionaux : Apories et ambiguïtés vues de Marseille (1800-1940) », in BERGERON, Louis (sous la direction de), *La croissance régionale dans l'Europe méditerranéenne, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1992, pp. 143-155.
- RONCAYOLO, Marcel, *Formes de villes* [recueil d'articles], Nantes, école d'architecture de Nantes, dans le cadre du programme « Ville, recherche, diffusion », 1993.
- RONCAYOLO, Marcel, « Le territoire et ses doubles », *L'Événement européen* (Paris), n° 21, *Europe : espace ou territoire*, 1993, pp. 27-34.
- RONCAYOLO, Marcel, « Métropoles : hier et aujourd'hui », in *Métropoles en déséquilibre ?*, actes du colloque de Lyon (22-23 novembre 1990), Paris - Lyon, Economica - agence d'Urbanisme de la communauté urbaine de Lyon, 1993, pp. 9-13.
- RONCAYOLO, Marcel, « Aux origines de la planification urbaine », in BECQUART, Dominique (sous la direction de), *Marseille : 25 ans de planification urbaine*, La Tour d'Ai-gues, Éditions de l'Aube, 1994, pp. 15-47.
- RONCAYOLO, Marcel, « Transfigurations nocturnes de la ville », in DETHIER, Jean, GUIHEUX, Alain (sous la direction de), *La ville, art et architecture en Europe (1870-1993)*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1994, pp. 48-51.
- RONCAYOLO, Marcel, « Mutations de l'espace urbain », in DETHIER, Jean, GUIHEUX, Alain (sous la direction de), *La ville, art et architecture en Europe (1870-1993)*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1994, pp. 57-60.
- RONCAYOLO, Marcel, « La ville comme réseau de communications », in DETHIER, Jean, GUIHEUX, Alain (sous la direction de), *La ville, art et architecture en Europe (1870-1993)*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1994, pp. 221-228.
- RONCAYOLO, Marcel, « La ville », in MOLLIER, Jean-Yves, ORY, Pascal (sous la direction de), *Pierre Larousse et son temps*, Paris, Larousse, 1995, pp. 359-376.
- BONILLO, Jean-Lucien, RONCAYOLO, Marcel, « Marseille », in PINOL, Jean-Louis (sous la direction de), *Atlas historique de la France*, Paris, Hachette, 1996.
- RONCAYOLO, Marcel, « Réflexions relatives aux transformations urbaines françaises (années 1980-1990) », in MOTTE, Alain (sous la direction de), *Schéma directeur et projet d'agglomération : l'expérimentation de nouvelles politiques urbaines spatialisées (1981-1993)*, Lyon, Juris service, 1995, pp. 33-39.
- RONCAYOLO, Marcel, « Réflexions sur le sens du patrimoine maritime », *Gazette des archives*, n° 174-175, *Les archives municipales et le patrimoine maritime et fluvial*, 1996, pp. 436-440.
- RONCAYOLO, Marcel, *Les Grammaires d'une ville : essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1996.
- RONCAYOLO, Marcel, *Marseille, Les territoires du temps*, Paris, Éditions locales de France, 1996.
- RONCAYOLO, Marcel, « Conceptions, structures matérielles, pratiques : réflexions autour du "projet urbain" », *Enquête* (Marseille), n° 4, 1996, pp. 59-68.
- RONCAYOLO, Marcel, « À propos de Marseille : projet portuaire ou projet maritime ? », in BAUDOIN, Thierry, COLLIN, Michèle, PRÉLORENZO, Claude (sous la direction de), *Urbanité des cités portuaires*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 181-200.

- RONCAYOLO, Marcel, « Images-témoins des mutations urbaines (1860-1920) », *Marseille, photographies et mutation urbaine*, Marseille, Musées de Marseille, 1997, pp. 12-27.
- RONCAYOLO, Marcel, « Marseille, la ville, le port », CILAC (Vannes), n° 32, *L'archéologie industrielle en France*, 1998, pp. 7-11.
- BLAIS, Jean-Charles, RONCAYOLO, Marcel, *Martigues, regards sur un territoire méditerranéen*, Marseille, Parenthèses, 1999.
- RONCAYOLO, Marcel, « La porosité des guides avec d'autres genres, introduction », in CHAUBAUD, Gilles, COHEN, Évelyne, COQUERY, Natacha, PEREZ, Jérôme, *Les Guides imprimés du XV^e au XX^e siècle*, Paris, Belin, 2000, pp. 122-129.
- RONCAYOLO, Marcel, « Géographie, nature et société ? », conférence de l'Université de tous les savoirs, tome III, « Qu'est-ce que la société ? », Paris, Odile Jacob, 2001.
- RONCAYOLO, Marcel, « La modernité ? Approche des conceptions de la ville et de Paris capitale avant Baudelaire », in BOWIE, Karen (sous la direction de), *La modernité avant Haussmann, Formes de l'espace urbain à Paris (1801-1853)*, Paris, Éditions Recherches, 2001.

Entretiens

- « La morphologie entre la matière et le social », entretien entre Marcel RONCAYOLO, Guy BURGEL et Philippe GENESTIER, *Villes en parallèle* (Nanterre), n° 12-13, 1988, pp. 42-59.
- « De la logique de secteur au projet urbain », entretien entre Marcel RONCAYOLO, Christian DEVILLERS et Philippe GENESTIER, *Villes en parallèle* (Nanterre), n° 12-13, 1988, pp. 244-259.
- « Pour des espaces de pratiques multiples », entretien entre Marcel RONCAYOLO et André LORTIE, *APUR* (Paris), n° 30-31, 1993, pp. 34-41.
- « Qu'est-ce que la cité globale ? », débat entre Marcel RONCAYOLO et Guy BURGEL, *Villes en parallèle* (Nanterre), n° 20-21, 1994, pp. 35-49.
- « Une géographie symbolique en devenir », entretien in *Le Débat* (Paris), n° 80, *Le Nouveau Paris*, mai-août 1994, pp. 304-319.
- RONCAYOLO, Marcel, SANSON, Pascal, « Pour une culture urbaine », in LAMIZET, Bernard, SANSON, Pascal (sous la direction de), *Les langages de la ville*, Marseille, Parenthèses, 1997, pp. 11-33.
- « Au carrefour des sciences sociales », entretien entre Marcel RONCAYOLO et Patrick GARCIA, *Espace-temps* (Paris), n° 68-69-70, *Les promesses du désordre*, 1998, pp. 102-109.
- RONCAYOLO, Marcel, « Processus, rythmes et temps urbains, vers une lecture de la ville en mouvement », débat collectif, *Poïesis* (Toulouse), n° 7, *La ville en ordre et désordre*, 1998, pp. 79-105.
- RONCAYOLO, Marcel, « Entretien avec Thierry Paquot », *Urbanisme* (Paris), n° 298, 1998, pp. 6-13.

Préfaces

- CARDIA, Clara, *Ils ont construit New York : Histoire de la métropole au XIX^e siècle*, Genève, Georg éditeur, 1987.
- OZOUF, Marie-Vic, *La formation des départements ; la représentation du territoire français à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, EHESS, 1989.
- MONTIGNY, Gilles, *De la ville à l'urbanisation, essai sur la genèse des études françaises en géographie, sociologie et statistique sociale*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- COLL., *La ségrégation dans la ville*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- FREY, Jean-Pierre, *Le rôle social du patronat, du paternalisme à l'urbanisme*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- BACQUÉ, Marie-Hélène, FOL, Sylvie, *Le devenir des banlieues rouges*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- FIJALKOW, Jankel, *La construction des îlots insalubres, Paris 1850-1943*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- WIEL, Gérard, *La transition urbaine ou le passage de la ville pédestre à la ville motorisée*, Bruxelles, Mardaga, 1999.

Références

- Chapitre 1 : « Ville, Introduction », in *Encyclopædia Universalis* [1980], Paris, 1996, pp. 632-633.
- Chapitre 2 : « Ville, mythe et représentation de la ville ancienne depuis le xviii^e siècle », in *Encyclopædia Universalis* [1980], Paris, 1996, pp. 660-665.
- Chapitre 3 : « Les murs après les murs. Réalités et représentations de l'enceinte, xix^e-xx^e siècles : deux cas français », in *La Città et le mura*, sous la direction de C. De Seta et J. Le Goff, Rome-Bari, Laterza, 1989, pp. 418-435.
- Chapitre 4 : « Prélude à l'haussmannisation. Capitale et pensée urbaine en France autour de 1840 », in *Le città capitali*, sous la direction de C. De Seta, Colloque d'Anacapri, mai 1983, Rome-Bari, Laterza, 1985, pp. 133-148.
- Chapitre 5 : « Marseille, "grande ville populaire" : Le regard de l'économie sociale », in *Marseille* (Marseille), n° 164, 1992, pp. 63-69.
- Chapitre 6 : « Conceptions, structures matérielles, pratiques : Réflexions autour "du projet urbain" », *Enquête* (Marseille), n° 4, 1996, pp. 59-68.
- Chapitre 7 : « Le rôle de Marseille dans le développement de la région », in *Cahiers de la République* (Paris), n° 53, mars 1963, pp. 221-233.
- Chapitre 8 : « Le "centre de la ville" à Marseille : Notion, contenu, évolution », in *Urban core and inner city*, Actes du colloque de l'université d'Amsterdam (11-17 septembre 1966), Leiden, E. J. Brill, 1967, pp. 162-182.
- Chapitre 9 : « Croissance régionale et cadres régionaux : Apories et ambiguïtés vues de Marseille (1800-1940) », in Louis Bergeron (sous la direction de), *La croissance régionale dans l'Europe méditerranéenne, xviii^e-xix^e siècles*, Paris, Éditions de l'HESS, 1992, pp. 143-155.
- Chapitre 10 : Texte préparé pour le colloque consacré aux métropoles, Lyon, 22-23 novembre 1990. Les actes ont publié une version quelque peu différente, intitulée « Métropoles : hier et aujourd'hui », in *Métropoles en déséquilibre ?*, Paris-Lyon, Economica - Agence d'urbanisme de la communauté urbaine de Lyon, 1993, pp. 9-13.
- Chapitre 11 : Marcel Roncayolo répond à Guy Burgel et Philippe Genestier, « La morphologie entre la matière et le social », in *Villes en parallèle* (Nanterre), n° 12/13, 1988, pp. 42-59.
- Chapitre 12 : « Les strates de la ville : pratiques sociales et paysages », *Contribution au débat sur l'architecture de la ville*, Paris, Plan construction et architecture, 1989, pp. 55-64.
- Chapitre 13 : Préface à Clara Cardia, *Ils ont construit New York : Histoire de la métropole au xix^e siècle*, Genève, Georg éditeur, 1987, pp. vii-ix.

- Chapitre 14 : « Port et ville, à propos d'un divorce ? », in *Marseille, la revue culturelle de la ville* (Marseille), n° 158, février 1991, pp. 66-71 ; réédité in *Villes portuaires et enjeux internationaux*, Caen, Paradigme, 1991, pp. 203-212.
- Chapitre 15 : Texte inédit, préparé pour le centenaire de la mort d'Hausmann (1991).
- Chapitre 16 : Introduction de *Marseille, Les Territoires du temps*, Paris, Éditions locales de France, 1996, pp. 7-9.
- Chapitre 17 : « Marseille : plan de la ville et spéculation, Quelques remarques de méthode sur l'accroissement urbain dans la seconde moitié du XIX^e siècle », in actes du 83^e congrès des sociétés savantes (1958), *Bulletin de la section de géographie du comité des Travaux historiques et scientifiques*, Paris, 1959, pp. 245-262.
- Chapitre 18 : « Division fonctionnelle et sociale de l'espace urbain », colloque en décembre 1971, *Bulletin de l'association des Géographes français* (Paris), n° 395-396, janvier-février 1972, pp. 5-20, 31-35.
- Chapitre 19 : Extraits de Louis Bergeron et Marcel Roncayolo, « De la ville préindustrielle à la ville industrielle, essai sur l'historiographie française », in *La formazione della città industriale*, colloque de Sorrente, décembre 1973, actes publiés in *Quaderni Storici* (Urbino), n° 27, 1974, pp. 827-841, 858-876.
- Chapitre 20 : « Histoire et géographie. Les fondements d'une complémentarité », *Annales Économies, Sociétés, Civilisations* (Paris), XLIV, 1989, pp. 1427-1434.
- Chapitre 21 : « Propriété, intérêt public, urbanisme après la Révolution ; les avatars de la législation impériale », *Annales de la recherche urbaine* (Paris), n° 43, 1989, pp. 85-94.
- Chapitre 22 : « Jules Romains et la ville ou une trop brève rencontre », in *Jules Romains face aux historiens contemporains*, actes du colloque de l'École normale supérieure (13-14 novembre 1985), parus sous le titre « Cahiers Jules Romains », Paris, Flammarion, 1990, pp. 33-56.
- Chapitre 23 : Introduction et conclusion à *L'Imaginaire de Marseille, port, ville, pôle*, in *Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille XIX^e-XX^e siècles*, Marseille, Chambre de commerce et d'industrie Marseille Provence, 1990, tome v, pp. 11-19 et pp. 291-296.
- Chapitre 24 : Entretien, « Une géographie symbolique en devenir », *Le Débat* (Paris), n° 80, *Le Nouveau Paris*, mai-août 1994, pp. 304-319.

Table

Préface	5
Avant-propos	9
Première partie	
Pensées sur la ville et forme de la ville	17
<i>Chapitre 1</i>	
La ville : durée ou changement ?	21
<i>Chapitre 2</i>	
Mythe et représentation de la ville à partir du XVIII ^e siècle	25
<i>Chapitre 3</i>	
Les murs après les murs	
Réalités et représentations de l'enceinte, XIX ^e -XX ^e siècles	37
<i>Chapitre 4</i>	
Prélude à l'haussmannisation	
Capitale et pensée urbaine en France autour de 1840	55
<i>Chapitre 5</i>	
Une « grande ville populaire »	
Le regard de l'économie sociale	71
<i>Chapitre 6</i>	
Conceptions, structures matérielles, pratiques	
Réflexions autour du « projet urbain »	83

Deuxième partie

Métropole **93**

Chapitre 7

Le rôle de Marseille dans le développement de la région **97**

Chapitre 8

Le « centre de la ville » à Marseille

Notion, contenu, évolution **113**

Chapitre 9

Croissance régionale et cadres régionaux
Apories et ambiguïtés vues de Marseille (1800-1940) **129**

Chapitre 10

Métropole : réalités dans le temps ou label d'avenir ? **141**

Troisième partie

Formes et temps de la ville **155**

Chapitre 11

La morphologie entre la matière et le social **161**

Chapitre 12

Les strates de la ville
Pratiques sociales et paysages **181**

Chapitre 13

Ils ont construit New York
Genèse d'une métropole au XIX^e siècle **191**

Chapitre 14

Ville et port
Marseille, division fonctionnelle, division sociale **199**

Chapitre 15

Mobilités et centralités haussmanniennes
L'expérience, le modèle, la critique **209**

Chapitre 16

Temps pluriels et territoires de la ville **241**

Quatrième partie

Lectures de ville **245**

Chapitre 17

- Plan de la ville et spéculation, Marseille, 1830-1900
Quelques remarques de méthode sur l'accroissement urbain **253**

Chapitre 18

- La division sociale de l'espace urbain **269**

Chapitre 19

- De la ville préindustrielle à la ville industrielle
Essai sur l'historiographie française **285**

Chapitre 20

- Histoire et géographie
Les fondements d'une complémentarité **307**

Chapitre 21

- Le droit et son application :
Propriété, intérêt public, urbanisme après la Révolution **317**
Les avatars de la législation impériale

Chapitre 22

- Apprentissage de la ville, apprentissage de la vie
Jules Romains et la ville **331**

Chapitre 23

- Imaginaire **349**

Chapitre 24

- Symbolique **363**

- Bibliographie **377**

- Références **385**